

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 44 (1899)
Heft: 3

Artikel: Expédition anglo-égyptienne au Soudan en 1898 [fin]
Autor: Warnery, M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-337609>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

EXPÉDITION ANGLO-ÉGYPTIENNE AU SOUDAN

en 1898

II. La bataille d'Omdurman.

Quatre mois ne se sont pas écoulés depuis la bataille de l'Atbara que les Anglo-égyptiens se remettent en mouvement, s'échelonnant en diverses colonnes, utilisant fréquemment les transports du Nil, se dirigeant vers Wad-Hamed, à l'extrémité septentrionale de la 6^e cataracte, lieu de concentration fixé par le sirdar. A proximité de là, dans l'île de Nassi, on avait préalablement installé un dépôt de vivres. Le 23 août, la concentration fut terminée, et le sirdar eut alors à sa disposition un peu plus de 22 000 hommes, dont voici le détail :

Une division d'infanterie anglaise, commandée par le major-général Gatacre et comprenant 2 brigades à 4 bataillons et 6 ou 4 Maxims (brigades Wauchope et Lyttleton).

Une division d'infanterie égyptienne et soudanaise, commandée par le major-général Hunter et comprenant 4 brigades à 4 bataillons et 10 Maxims (brigades Macdonald, Maxwell, Lewis et Collinson).

Un régiment de cavalerie anglaise à 4 escadrons, le 21^e lanciers (colonel Martin); 10 escadrons de cavalerie égyptienne (lieut.-colonel Broadwood).

Une batterie de campagne anglaise, la 32^e (major Williams), une batterie d'obusiers, la 37^e, 2 canons de siège de 40 livres, 4 batteries de campagne égyptiennes et une batterie à cheval, également égyptienne. Cela faisait un total de 44 pièces sous le commandement supérieur du colonel Long.

Il faut encore mentionner 8 compagnies du *Camel-corps* (major Tudwey), le service médical, le corps de transport et 6 canonnières armées sur le Nil (colonel Keppel).

Toute l'armée se trouvait sur la rive gauche du fleuve, à environ 96 kilomètres de Khartoum. Sur la rive droite devait marcher le major Stuart Wortley, avec les tribus arabes alliées.

Après une parade, où l'on put admirer la bonne tenue et l'entraînement de la 1^{re} brigade anglaise, dont les 4 bataillons avaient déjà pris part à la bataille de l'Atbara, la marche vers le Sud reprit par étapes de 20 à 30 kilomètres, la cavalerie les Maxims et l'artillerie à cheval précédant l'infanterie. On s'arrête un jour vis-à-vis de Jebel Royan, près de la cataracte de Shabluka, où l'on établit un dépôt de vivres et un lazaret de 200 lits ; puis, le 28, on se remet en route pour atteindre, le 1^{er} septembre, Egeiga, à 9 kilomètres d'Omdurman. Le temps est superbe, la chaleur accablante pendant le jour ; les nuits sont assez fraîches et sèches. A deux reprises, l'armée essuie un de ces terribles orages du Soudan, subits et violents, où l'on est d'abord aveuglé par le sable pour être ensuite trempé jusqu'aux os par la pluie qui tombe en cataractes. On apprend par des espions et des déserteurs que l'armée des derviches est à Omdurman, prête à combattre. Cela est bientôt confirmé par les patrouilles et les éclaireurs qui, passant de colline en colline, aperçoivent enfin, le matin du 1^{er} septembre, cette ville que leurs yeux cherchaient depuis de longs jours. Un gigantesque amas de maisons de terre, au milieu desquelles s'élève, comme un génie protecteur, la tombe du mahdi. Puis, d'autres monuments, se dressant, immenses, quelques-uns couverts en fer galvanisé, qui brille au soleil éclatant. Une ville énorme, valant la peine de la conquête, ainsi que l'écrit M. Stevens dans son *With Kitchener to Khartum*, auquel nous empruntons de précieux renseignements.

Devant la ville, s'étend une longue ligne blanche, assez épaisse, avec des bannières qui flottent ; on pourrait croire que c'est un camp de tentes, mais la ligne blanche se meut, ce n'est autre chose que l'armée des derviches qui avance sur un front de plus de 4 kilomètres et sur 8 à 10 rangs de profondeur.

Une masse de 40 à 50 000 hommes marchant dans un ordre parfait, lestement, mais sans aucune précipitation, gardant toujours le contact et l'alignement comme pour une revue. Au centre de la ligne, fixée à un bambou de 6 mètres, flotte la grande bannière noire aux banderolles d'argent du khalifat Abdullah. Ils approchent rapidement ; dans un instant, ils seront sur la colline d'où on les observe. Sans perdre une minute, le général Kitchener fait immédiatement occuper par ses troupes le village d'Egeiga ; le combat peut commencer.

Mais ce n'est pas encore pour aujourd'hui ; arrivés à 1 kilomètre des patrouilles anglaises, les derviches font demi-tour, se retirent à quelques pas de là et établissent leur camp.

Des renseignements divers faisant supposer que le khalifat méditait une attaque nocturne, le sirdar envoya dans la direction du camp ennemi des habitants du village pour répandre le bruit qu'il projetait lui-même une attaque semblable. On a tout lieu de croire que la ruse réussit, car la nuit se passa tranquille. Néanmoins les troupes conservèrent leur position d'attente derrière la Zareiba qu'elles avaient rapidement édifiée, prêtes à chaque instant à repousser toute attaque.

L'armée anglo-égyptienne s'était installée le dos au Nil, formant un arc de cercle irrégulier d'environ 1800 mètres d'étendue. A sa gauche s'élevaient le Jehel Surgham, d'où l'on avait vu l'ennemi pour la première fois, et à sa droite les collines de Kerreri. En avant, du côté de l'Ouest, le terrain était complètement découvert sur un espace de quelques kilomètres.

La disposition des troupes, de l'aile gauche à l'aile droite, était la suivante : Le plus près du fleuve, 3 compagnies de la 2^e brigade anglaise, puis venaient 2 batteries égyptiennes, la 32^e batterie et le reste de la 2^e brigade avec ses Maxims à sa droite, ensuite la 1^{re} brigade anglaise avec ses Maxims, une batterie égyptienne, les 2^e et 1^{re} brigades égyptiennes, une batterie égyptienne et la 3^e brigade égyptienne. Les Maxims égyptiennes étaient réparties entre les brigades. Chaque bataillon avait 2 à 3 compagnies en réserve ; enfin la 4^e brigade égyptienne servait de réserve générale dans le village. Les bagages et le lazaret se trouvaient à proximité immédiate du fleuve.

Derrière l'aile gauche se tenait le 21^e lanciers ; la cavalerie égyptienne, le camel-corps et la batterie à cheval étaient à l'aile droite sur les collines de Kerreri. Enfin les canonnières, sous pression, débordaient les deux ailes, 2 au Sud et 3 au Nord. (La 6^e canonnière avait sombré trois jours auparavant, mais sans occasionner aucune perte d'hommes.) Quant à la 37^e batterie d'obusiers et aux 2 canons de siège, ils avaient été transportés, le matin du 1^{er} septembre sur la rive droite d'où ils devaient bombarder Omdurman.

L'aube trouve donc les troupes en position, au milieu du plus grand silence. On ne perçoit aucun bruit, ni dans le

camp, ni dans les environs ; on écoute plein d'anxiété, on se demande si les derviches vont venir se précipiter sur ces canons et ces fusils prêts à les recevoir. Un moment on craint que non, mais bientôt, dans le lointain, derrière l'épaulement occidental de Jebel Surgham, quelque chose apparaît, une ligne blanche ; les patrouilles de cavalerie anglaise et égyptienne se retirent vers leurs corps respectifs, annonçant l'arrivée de l'ennemi.

La ligne blanche avance : « Un flottement de drapeaux » blancs remplit la plaine. Un bruit d'abord confus arrive » jusqu'à nous. Il se précise, et l'on y distingue des roulements de tambour mêlés au grondement lointain des cris de » guerre rauques et gutturaux. Un frisson d'attente court à » travers nos rangs, accompagné de soupirs de satisfaction. » Ils arrivent ! Qu'Allah leur soit en aide ! Ils arrivent ! » (Stevens, ouvrage cité.)

Il est six heures et demie ; pas un seul coup de feu n'a encore été tiré, si l'on en excepte ceux partis de la batterie d'obusiers, sur la rive droite, qui, dès cinq heures et demie, avait commencé à bombarder Omdurman.

A six heures quarante, les derviches ne sont plus qu'à 2500 mètres des canons anglais ; ceux-ci ouvrent leur feu. Le premier coup porte, la distance avait été mesurée dès la veille. Un instant d'hésitation chez les assaillants, mais un instant seulement, comme pour se ressaisir, puis la marche en avant reprend de plus belle et plus rapide.

L'artillerie fait rage, les Maxims entrent en action, puis l'infanterie. « Aucune troupe blanche n'aurait pu tenir cinq » minutes devant ce torrent destructeur, mais ces Baggaras » et ces noirs marchaient toujours. Le torrent les atteignait et » les abattait par compagnies entières. On voyait une ligne » rigide se former et avancer de front, puis tout à coup, sous » les shrapnels ou les balles des Maxims, osciller et s'arrêter. » La ligne n'était pas rompue, elle était pour toujours immobile. D'autres lignes se formaient encore ; elles étaient fauchées, et d'autres les remplaçaient. Quelquefois ils s'approchaient assez pour qu'on pût distinguer les figures. Un » vieillard, portant un drapeau blanc, s'élança avec cinq camarades ; ceux-ci tombèrent ; resté seul, il bondit en avant » jusqu'à 200 mètres à peine du 14^e soudanais. Là, il replia

» ses bras sur son visage, ses membres se détendirent et il
» s'abattit sur le sol à côté de son drapeau.

» Ce fut le dernier jour du mahdisme, et son plus grand
» jour. Jamais ils ne purent s'approcher de nos lignes et jamais
» ils ne se résignèrent à reculer. La plaine s'étendait devant
» nous toute blanche de cadavres vêtus de blanc. Les canons
» de nos fusils étaient rouges de chaleur; les soldats les pre-
» naient par la bretelle et les traînaient à la réserve, en ar-
» rière, pour les échanger contre des fusils frais. Ce ne fut
» pas une bataille, mais une exécution. » (Stewens, ouvrage
cité.)

Les derviches pourtant se servaient aussi de leurs armes à feu; ils installent les pièces d'artillerie dont ils disposent sur la colline de Surgham et ouvrent le feu, du reste presque sans résultat appréciable. Quelques coups de fusil partent aussi de la ligne d'attaque et c'est à eux qu'il faut attribuer les pertes subies par les troupes du sirdar.

Un moment le combat se ralentit; les derviches se préparaient à une seconde attaque. De nouveau, comme une avalanche, ils se précipitent sur la zareiba, où le feu d'artillerie et d'infanterie reprend comme avant. Quand ils sont à environ un kilomètre, une petite troupe de cavaliers, des parents du khalifat, des chefs, des émirs, se détache et se met à charger toute seule contre le retranchement. Canons, Maxims, fusils leur crachent du feu; à chaque pas la troupe diminue, mais les survivants avancent toujours. A 250 mètres de la brigade Maxwell, le dernier tomba. Leur intrépidité aiguillonne les fantassins; repris d'une nouvelle ardeur, ils s'élancent en avant, portant leur attaque cette fois sur l'aile droite de la zareiba, pour éviter le feu direct des troupes anglaises, qui a si rapidement anéanti leurs camarades. La bannière noire du khalifat flotte au-dessus d'eux. Ces enragés parviennent jusqu'à 900 mètres, la bannière s'affaisse, on la relève pour la planter dans un tas de pierres et les plus dévoués se groupent autour d'elle; c'est là qu'ils veulent mourir. Malgré les efforts d'Abdullah et de ses émirs, le désordre se met dans les rangs, les troupes se disjoignent, et les quelques survivants au massacre se retirent derrière les collines.

Pendant cette dernière partie de l'attaque, une colonne d'environ 12 000 derviches, sous le commandement du fils aîné du khalifat, Sheik-ed-Din, avait tenté un mouvement

tournant contre l'aile droite des anglo-égyptiens. Elle se heurta bientôt à la cavalerie égyptienne qui, avec le Camel-corps et la batterie à cheval, se trouvaient précisément sur cette aile. Mais ils étaient trop peu — à peine deux mille — pour résister à tant de monde. Ils doivent reculer et le font en ne cédant le terrain que pas à pas et du côté du Nord, détournant ainsi leurs assaillants de l'attaque principale. Un moment heureusement les canonnières purent prendre part au combat en envoyant bon nombre de projectiles sur la troupe de Sheik-ed-Din. Le Camel-corps put pourtant être dirigé sur Egeiga ; le reste continua à se retirer et dut même laisser en arrière trois pièces dont les chevaux avaient été tués. La poursuite dura jusqu'à une huitaine de kilomètres au nord de Kerreri.

Peu après 8 heures du matin, la première partie de la bataille était terminée. Le sirdar, évitant de s'engager dans le désert à la poursuite des mahdistes, se décide à marcher directement sur Omdurman. Les blessés sont transportés au lazaret, la munition dépensée est remplacée, et, laissant provisoirement en arrière la brigade Collinson pour garder les bagages et le matériel, l'armée part dans la direction du Sud. Auparavant, le 21^e lanciers avait été expédié en reconnaissance en avant de l'aile gauche de l'armée, c'est-à-dire le long du Nil. Il avait pour mission de purger le terrain des quelques petits détachements ennemis qu'il rencontrerait et de les empêcher de se retirer sur Omdurman. Arrivés à huit à neuf cents mètres au sud de Jebel-Surgham, les lanciers sont accueillis par le feu d'environ 200 derviches postés derrière un repli de terrain.

Disposer les quatre escadrons de son régiment en ligne pour charger, c'est ce que fait immédiatement le colonel Martin, et l'on part au trot. A 300 mètres des tirailleurs, on prend le galop ; mais derrière eux, dans un fossé de 2 mètres de profondeur, sont cachés environ 2000 derviches brandissant leurs sabres ; il est trop tard pour reculer, il n'y a qu'à forcer le passage. Sans prendre seulement la peine de tirer son sabre, le colonel entraîne ses hommes dans le fossé. Ils n'en ressortent pas tous, le bord est escarpé, par endroit même trop roide pour les chevaux, auxquels les derviches coupent les jambes pour tuer après le cavalier. On passe pourtant, et de l'autre côté, sans perdre une minute, on met

pied à terre pour tâcher de détruire par le feu les adversaires encore nombreux. Les lanciers parviennent à les repousser du côté de l'Ouest, mais ils n'en ont pas moins perdu 1 officier, 20 hommes et 119 chevaux.

Le reste de l'armée s'était ébranlé à neuf heures et demie, les brigades marchant en échelons.

A l'aile gauche marchait la brigade Lyttleton, puis venaient les brigades Wauchope, Maxwell, Lewis et Macdonald. Pour aller occuper sa place, cette dernière avait dû se porter un peu loin dans la direction de l'Ouest et se trouvait momentanément isolée. Tout à coup, des collines de l'Ouest, une nouvelle masse de derviches jaillit soudain, c'est le reste de l'armée du khalifat. Ils se précipitent comme des bêtes fauves sur le flanc de la brigade Macdonald. Ils avaient affaire à forte partie, à un officier expérimenté et plein de sang-froid, qui en un rien de temps fait converser ses bataillons pour ouvrir le feu sur le torrent qui s'avance.

Le sirdar venait d'apprendre la présence derrière les collines de ces nouveaux adversaires ; il envoie immédiatement trois batteries d'artillerie égyptiennes à Macdonald et ordonne à la brigade Wauchope de se porter également à son secours. Les autres brigades font d'elles-mêmes front à l'Ouest, attendant des ordres. Dès le premier moment le feu atteint une telle violence que les rangs de derrière de l'armée du khalifat hésitaient à se porter en avant ; mais du renfort leur survient ; les 12000 hommes de Sheik-ed-Din, qui avaient poursuivi la cavalerie égyptienne, surgissant des collines de Kerreri, s'élançant à leur tour sur le flanc droit de Macdonald. Celui-ci est obligé de faire reculer toute son aile droite pour éviter d'être enveloppé. Ses troupes luttent avec la dernière énergie, sans jamais céder, transperçant de leurs bayonnettes ceux qui parviennent jusqu'à eux.

A eux seuls, ils les auraient repoussés ; la brigade Wauchope, le Camel-corps puis la brigade Lewis arrivent juste à temps pour faire reculer et anéantir les derviches : « Pour la » première fois de ces quelques années, dit le correspondant » du *Daily Telegraph*, je vis les derviches faire demi-tour, se » baisser et s'enfuir derrière les collines pour sauver leur précieuse vie. Ce fut un sauve-qui-peut et le seul que j'aie vu » dans une dizaine d'engagements. »

Entre temps, traversant le Jebel-Surgham, les brigades Max-

well et Lyttleton avaient manœuvré de façon à empêcher toute retraite des derviches sur Omdurman ; c'est dans l'Ouest qu'ils s'enfuient, poursuivis quelques heures par la cavalerie égyptienne qui vient de rejoindre l'armée victorieuse. Cette fois, la bataille est bien finie.

Sans tarder, le sirdar ordonne le départ pour Omdurman, aux portes de laquelle les premières troupes parviennent vers midi et demi. Sitôt arrivé, on fait halte, on s'approvisionne d'eau et on s'installe pour manger. Les soldats n'avaient rien pris depuis 4 h. du matin.

Dès 2 heures, prenant avec lui la brigade Maxwell et la 32^e batterie de campagne, le général Kitchener pénètre dans les faubourgs de la ville et arrive jusque sous les murs du palais du Khalifat ; puis, profitant des brèches qu'y ont faites les obus de la 37^e batterie, il s'empare sans coup férir du tombeau du Mahdi et du palais lui-même. Le khalifat, après avoir vainement essayé de rassembler ses hommes pour une dernière résistance, s'était enfui un peu avant l'arrivée du sirdar. On délivra des centaines de prisonniers. La brigade Maxwell occupa les principaux quartiers de la ville ; quant aux autres troupes, elles installèrent leur bivouac tout autour des murs.

La cavalerie égyptienne et le Camel-corps furent envoyés à la poursuite du khalifat et de son fils Sheik-ed-Din, qui s'étaient enfuis dans le Sud avec leurs familles et leurs gardes de corps. Mais l'état d'épuisement dans lequel se trouvaient chevaux et chameaux, joint à la difficulté de se mouvoir dans une contrée très marécageuse et en partie inondée, les empêcha d'exécuter leur tâche. Après 50 kilomètres de poursuite, ils rebroussèrent chemin et rentrèrent à Omdurman le 3 septembre. Les canonnières purent remonter le Nil pendant environ 145 kilomètres, mais durent aussi renoncer à toute poursuite, le khalifat ayant quitté les rives du Nil pour s'enfuir dans l'ouest, vers Kordofan.

Quant aux pertes subies par les derviches, elles furent considérables, elles s'élèveraient à 11 000 morts, 15 000 blessés et 5000 prisonniers. Les Anglo-égyptiens, eux, n'auraient eu en tout que 67 tués et 387 blessés.

M. W.

